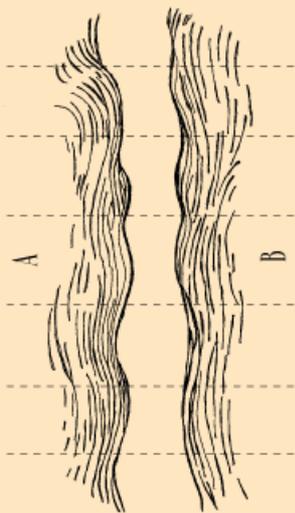


Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

Éditeurs scientifiques : Daniele
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.

Jean-François BEETS, « De l'arbitraire du signe aux signes artificiels : Condillac ou l'ancrage linguistique de la science »

Communication donnée dans l'atelier de Jean-Yves Beziau,
The Arbitrariness of the Sign, au colloque **Le Cours de
Linguistique Générale, 1916-2016.
L'émergence**, Genève, 9-13 janvier 2017.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de l'atelier de Jean-Yves Beziau,

The Arbitrariness of the Sign :

<https://www.clg2016.org/geneve/programme/ateliers-libres/the-arbitrariness-of-the-sign/>



**CERCLE
FERDINAND
DE SAUSSURE**

De l'arbitraire du signe aux signes artificiels : Condillac ou l'ancrage linguistique de la science

FRANÇOIS BEETS

Résumé : Des philosophes des *Lumières*, CONDILLAC est celui qui a le plus réfléchi sur la question du langage. Ce dernier est d'abord pour lui la condition de la pensée. C'est à ce propos qu'il introduit la notion de *signes arbitraires*, signes que nous avons nous-même choisis. Mais le langage est aussi un vecteur d'erreur qu'il convient d'endiguer. Progressivement CONDILLAC en vient à considérer le langage comme une méthode d'analyse permettant l'accès aux sciences. Puis devant les déficiences des langues naturelles, il considèrera les sciences elles-mêmes comme des langues bien faites et concevra le projet de créer, pour chaque science sa langue, ce qui suppose le recours à des *signes artificiels* par opposition aux *signes arbitraires*.

« Voulez-vous apprendre les sciences, commencez par apprendre votre langue. » (CONDILLAC, *Traité des Systèmes*, p. 217.)

0. Condillac et la génération Y

La citation qui figure en exergue pourrait nous être contemporaine. Elle pourrait s'adresser à l'un des représentants de ce qu'il est convenu d'appeler maintenant la génération Y. Ces 15-25 ans qui ont grandi avec internet et ne semblent plus connaître de l'écriture que celle des *textos*, cette langue, certes poétique, mais singulièrement pauvre en syntaxe – et donc en puissance d'analyse – dont on use dans les SMS. Elle a pourtant été rajoutée par CONDILLAC à son *Traité des systèmes* à l'occasion de sa réédition en 1768. Mais pour bien comprendre la portée de cette citation condillacienne il faut la replacer dans son contexte.

1. Le langage comme condition de la pensée

En 1746, lorsque CONDILLAC (1712-1780) publie son premier ouvrage, *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*¹, la façon dont sont généralement conçus les rapports du langage et de la pensée est dominée par la pensée cartésienne et les

¹ CONDILLAC, *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746), je cite d'après l'édition de Georges LEROY : *Œuvres philosophiques de Condillac*, Paris, P.U.F., 1947, vol. 1. Dans la suite *Essai*. Je respecte l'orthographe de l'édition.

développements qui en ont été donnés par les grammairiens de Port-Royal. Pour les penseurs de l'époque les structures du langage reproduisent celles, antérieures, de la pensée. Comme le précise HARNOIS : « La dualité du langage et de la pensée est toujours maintenue. La légitimité d'expliquer le premier par la seconde y est toujours affirmée comme premier axiome. »² C'est la théorie du *langage traduction*.

1.1 Les signes arbitraires et la réflexion

Mais CONDILLAC, qui entend radicaliser le projet idéologique³ conçu par LOCKE – à savoir de montrer comment s'acquièrent les différentes connaissances humaines sans faire intervenir la moindre idée innée, va être conduit à considérer que toute pensée suppose l'existence préalable d'un langage, inversant ainsi le rapport entre langue et pensée tacitement reçu comme évident à l'époque des *Lumières*. Pourquoi ? Souvenons-nous que LOCKE distinguait les idées de *sensation* et les idées de *réflexion*. Il nous renvoyait par-là à deux sources aux connaissances humaines : la *sensation* et la *réflexion*. CONDILLAC n'admet, quant à lui, qu'une seule source à nos connaissances : la *sensation*, la *réflexion* lui semblant supposer par son activité une dimension d'innéité. Mais il faut pour cela expliquer comment l'entendement, passif dans la sensation, devient actif dans la réflexion qui en procède. C'est là qu'interviennent les *signes arbitraires*⁴ c'est-à-dire des signes que nous avons nous-même choisis et qui possèdent par-là la propriété de pouvoir être rappelés :

C'est assez d'un seul signe arbitraire pour pouvoir réveiller de soi-même une idée; et c'est là certainement le premier et le moindre degré de la mémoire et de la puissance qu'on peut acquérir par son imagination. CONDILLAC, *Essai*, p. 24

1.2 La question de l'origine des signes d'institutions

Pour CONDILLAC le langage, fait de *signes arbitraires*, précède donc la pensée, lui est indispensable. Cette thèse forte pose évidemment problème : comment ce choix d'un premier signe *arbitraire* a-t-il pu être effectué par un entendement réputé passif ? CONDILLAC s'aperçoit du problème :

² Cf. HARNOIS, 1921, p. 34.

³ Il faut entendre ici "idéologie" au sens où on l'entendait au XVIIIe siècle et au début du XIXe, la description de la genèse des idées, telle que LOCKE l'envisage au début de son *Essai sur l'entendement humain* : il s'agit en fait "...d'examiner notre propre capacité, et de voir quels objets sont à notre portée ou au-dessus de notre compréhension." John LOCKE, *Essai sur l'entendement humain*, tr. Thurot, Paris, 1839, préface p. 1-2.

⁴ Sur la préfiguration de la thèse saussurienne de l'arbitraire du langage, voir l'article d'ANGENOT, 1971, n°28.

Il semble qu'on ne sauroit se servir des signes d'institution, si l'on n'étoit pas déjà capable d'assez de réflexion pour les choisir et y attacher des idées : comment donc, m'objectera-t-on peut-être, l'exercice de la réflexion ne s'acqueroit-il que par l'usage des signes ?

mais il en diffère l'élucidation à la seconde partie de l'*Essai* :

Je répons que je satisferai à cette difficulté lorsque je donnerai l'histoire du langage. Il me suffit ici de faire connoître qu'elle ne m'a pas échappé. CONDILLAC, *Essai*, p. 22

En attendant il insiste sur l'importance du langage et de toute forme de signes pour la pensée. Aussi précise-t-il que l'*écriture* est nécessaire à la science, la *parole* à la communication, l'usage des *signes* à toute forme de pensée :

Refusez à un esprit supérieur l'usage des caractères : combien de connoissances lui sont interdites, auxquelles un esprit médiocre atteindroit facilement ! Ôtez-lui encore l'usage de la parole : le sort des muets vous apprend dans quelles bornes étroites vous le renfermez. Enfin, enlevez-lui l'usage de toutes sortes de signes, qu'il ne sache pas faire à propos le moindre geste, pour expliquer les pensées les plus ordinaires : Vous aurez en lui un imbécile. [*Essai*, I, IV, 1, 11, p. 43].

En d'autres termes, l'absence de signes équivaut à l'absence de pensée. Les idéologues, dont DESTUTT DE TRACY⁵ puis MAINE DE BIRAN se souviendront de la leçon de CONDILLAC :

On ne peut raisonner, comme calculer, qu'avec le secours des signes conventionnels ; cette vérité a été mise dans un trop grand jour par Condillac et les philosophes qui l'ont suivi, pour avoir besoin de nouvelles preuves.⁶

1.3 Le langage comme vecteur d'erreur

Mais ce privilège qu'ont l'écriture, la parole et les signes de permettre la pensée et la science est lié à un bien grand désavantage. Le langage, condition de la pensée, peut aussi nous induire en erreur. Sur ce point CONDILLAC invoque LOCKE :

⁵ DESTUTT DE TRACY, 1826, I, p. 325.

⁶ MAINE DE BIRAN, 1799, Tome II, pp. 270-1. Notons au passage que MAINE DE BIRAN parle ici de *signes conventionnels*, CONDILLAC a jusqu'ici parlé de *signes arbitraires* et de *signes d'institution*, nous reviendrons sur cette nuance par la suite.

...je me suis mis dans l'esprit, depuis longtemps, qu'il pourroit bien être que la plus grande partie des disputes roule plutôt sur la signification des mots que sur une différence réelle qui se trouve dans la manière de concevoir les choses...⁷

CONDILLAC va cependant plus loin que LOCKE : là où ce dernier dénonçait le seul langage des philosophes en privilégiant le langage du marché, CONDILLAC rend le langage source de toutes nos erreurs : « En rappelant nos erreurs à l'origine que je viens d'indiquer, on les enferme dans une cause unique. » [*Essai*, II, II, 1, p. 105]. Il nous invite ainsi à une réforme radicale du langage : « ...pour rendre le langage exact, on doit le réformer sans avoir égard à l'usage » [*Essai*, II, II, p. 106].

2 Le trop d'importance accordé aux signes

Mais après la publication de l'*Essai*, les certitudes de CONDILLAC semblent s'ébranler. En 1749, dans le *Traité des systèmes*⁸, il n'est plus question du langage comme condition de la pensée, mais seulement des déficiences irrémédiables que l'on trouve dans le langage de philosophes tels Descartes, Spinoza, Leibniz et autres Malebranche :

Ainsi, le premier abus des systèmes, celui qui est la source de beaucoup d'autres, c'est que nous croyons acquérir de véritables connoissances, lorsque nos pensées ne roulent que sur des mots qui n'ont point de sens déterminé. (*TSys.*, 3, p. 129)

La raison de ce recul est explicitée dans une lettre à MAUPERTUIS. Ce dernier venait en effet de publier une dissertation reprenant l'essentiel des thèses sur le langage exposées dans l'*Essai*⁹. CONDILLAC lui écrit le 25 juin 1752¹⁰ :

Je souhaiterois que vous eussiez fait voir comment les progrès de l'esprit dépendent du langage. Je l'ai tenté dans mon *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, mais je me suis trompé et j'ai trop donné aux signes. [*Cor*, Vol. 2, p. 536]

2.1 La connaissance prélinguistique

Trop donné aux signes ? Mais en quoi ? La réponse doit être cherchée dans le *Traité des sensations* de 1754¹¹, où CONDILLAC imagine une statue à laquelle il prête

⁷ LOCKE, *Essai sur l'entendement humain*, Paris, 1972, p. 393 ; cité par CONDILLAC, *Essai*, II, I, 11, p. 90.

⁸ *Traité des Systèmes* dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F., 1947, vol. I. Par après *TSys.*

⁹ CONDILLAC vient de lire la dissertation que MAUPERTUIS vient d'écrire : *Dissertation sur les différents moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs idées* Le texte de MAUPERTUIS est accessible sur internet : <http://www.bookmine.org/memoirs/langage.html>

¹⁰ *Correspondance*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F., 1948, vol. II.

successivement chacun des cinq sens. Cette statue acquerra toutes ses connaissances – potentiellement toutes les connaissances dont nous sommes capables – grâce aux seules sensations et plus particulièrement du toucher. Ceci sans avoir besoin d'aucun langage. Qu'en penser ?

DERRIDA dans *l'Archéologie du frivole* estimait que cette correction quant au rôle du langage « ...concerne moins l'ordre des enchaînements que le degré l'insistance thématique et l'importance accordée à un chaînon qui n'est pourtant pas déplacé »¹²,

Mais DERRIDA s'est laissé tromper par deux paragraphes ajoutés lors de la réédition de 1768, à l'époque où CONDILLAC rédige son *Cours d'études*. Ces paragraphes affirment bien l'importance du langage pour la pensée, mais pas son antériorité. Ce qui est déjà explicite dans le premier de ces paragraphes :

Si on se rappelle que j'ai démontré combien les signes sont nécessaires pour se faire des idées distinctes de toute espèce, on sera porté à juger que je suppose souvent dans la statue, plus de connaissances qu'elle ne peut en acquérir. [TS., IV, p.298]

Où l'on voit que le langage est important pour le développement de la pensée, pas pour son apparition. Ce qui est encore plus explicite dans le second paragraphe :

Comme la statue n'a l'usage d'aucun signe, elle ne peut pas classer ses idées avec ordre, ni par conséquent, en avoir d'aussi générales que nous. Mais elle ne peut pas non plus n'avoir absolument point d'idées générales. Si un enfant qui ne parle pas encore n'en avait pas d'assez générales pour être communes au moins à deux ou trois individus, on ne pourroit jamais lui apprendre à parler, car on ne peut commencer à parler une langue, que parce qu'avant de parler, on a quelque chose à dire, que parce qu'on a des idées générales : toute proposition en renferme nécessairement. [TS, IV, chap. 6, p.307]

Quoiqu'en pense DERRIDA, le langage n'est plus pour Condillac la condition de la pensée, il n'en est même plus besoin pour l'acquisition des connaissances.

3 Le langage comme ressort de la créativité et comme méthode

Complètement absente du *Traité des sensations* dans sa version originelle, la thématique du langage réapparaît dans le *Traité des animaux*¹³. CONDILLAC l'y introduit dans des termes très cartésiens¹⁴ pour expliquer cette *créativité* qui fait la différence entre l'humanité et l'animalité. Le contraste entre les sociétés animales – où le comportement

¹¹*Traité des sensations*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F, 1947, vol. I. Par après TS.

¹² DERRIDA, 1973, p. 75.

¹³ *Traité des animaux*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F, 1947, vol. I. Par après TA.

¹⁴ On pensera bien sûr au célèbre passage du *Discours de la méthode* : DESCARTES, *Discours sur la Méthode*, Ve partie, in *Œuvres et Lettres*, Ed. A. Bridoux, Gallimard « La Pléiade », 1952, p. 163-166. Sur l'aspect créateur du langage cf. N. CHOMSKY, *La linguistique cartésienne*, Paris, 1969, p. 18 à 59.

des individus est figé – et les sociétés humaines – où le comportement des individus est indéfiniment adaptable – tient à la *parole*, à la dimension *communicative* du langage :

Il y a des bêtes qui sentent comme nous le besoin de vivre ensemble : mais leur société manque du ressort nécessaire qui donne tous les jours à la nôtre de nouveaux mouvemens et qui la fait tendre à une plus grande perfection.

Ce ressort est la parole. [TA, II, 4, p. 360]

Mais un thème nouveau apparaît dès le *Traité des animaux*, thème qui traversera le reste de l'œuvre condillacienne. Le langage est maintenant considéré comme une *méthode de pensée* : « ...tout homme qui parle une langue, a une manière de déterminer ses idées, de les arranger et d'en saisir les résultats : il a une méthode plus ou moins parfaite. » [TA, II, 5, p. 364].

4 Le langage comme méthode d'analyse

Mais en quoi le langage est-il une méthode ? CONDILLAC s'emploie à expliquer, dans le *Discours préliminaire* au *Cours d'études*¹⁵, qu'il rédige de 1758 à 1767, comment le langage décompose dans la succession temporelle ce qui restait simultanément, et donc confus, dans la pensée prélinguistique :

Mais parce que sa pensée est l'opération d'un instant, qu'elle est sans succession, et qu'il n'y a pas de moyen pour la décomposer, il pense, sans savoir ce qu'il fait en pensant, et penser n'est pas encore un art pour lui.

Si une pensée est sans succession dans l'esprit, elle a une succession dans le discours, où elle se décompose en autant de parties qu'elle renferme d'idées. Alors nous pouvons observer ce que nous faisons en pensant, nous pouvons nous en rendre compte : nous pouvons par conséquent, apprendre à conduire notre réflexion. Penser devient donc un art, et cet art est l'art de parler. [DP, p.403]

La même idée sera développée dans la *Grammaire* :

Si toutes les idées qui composent une pensée, sont simultanées dans l'esprit, elles sont successives dans le discours : ce sont donc les langues qui nous fournissent les moyens d'analyser nos pensées. [G, I, 3, p. 436]

Mais cette pensée prélinguistique, sans succession, n'est pas une pensée réflexive : « il pense, écrit CONDILLAC, sans savoir ce qu'il fait en pensant ». La réflexivité apparaît avec le langage, qui impose aux idées une succession temporelle où les catégories du langage semblent, pour CONDILLAC, correspondre terme à terme avec l'agencement naturel des idées. Ainsi le langage devient-il une méthode et même, précise CONDILLAC,

¹⁵*Cours d'études pour l'instruction du Prince de Parme* : I *Discours préliminaire*; II *Grammaire*; III *De l'art d'écrire*; IV *De l'art de raisonner*; V *De l'art de penser*. Respectivement plus tard : DP, G, AE, AR, AP, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F, vol. I.

une méthode *analytique* : « ...je considère l'art de parler comme une méthode analytique, qui nous conduit d'idée en idée, de jugement en jugement, de connoissance en connoissance. » [DP, p. 403]

L'*analyse* elle-même est décrite dans une note ajoutée à l'époque au *Traité des systèmes* à l'occasion de sa réédition en 1768. Il s'agit d'abord d'une décomposition qui s'effectue sur la pensée prélinguistique, puis d'une re-composition déployée dans le temps et épousant par-là la genèse des idées. En d'autres termes une re-composition retraçant l'idéologie :

La méthode que j'emploie pour faire ces systèmes, je l'appelle *analyse*. On voit qu'elle renferme deux opérations *décomposer* et *composer*.

Par la première, on sépare toutes les idées qui appartiennent à un sujet ; et on les examine, jusqu'à ce qu'on ait découvert l'idée qui doit être le germe de toutes les autres. Par la seconde, on les dispose suivant l'ordre de leur génération. [T^Sys, XVII, en note p. 213]¹⁶

5 La grammaire comme science

Cette *analyse* qui s'opèrerait spontanément dans le langage, donne à notre auteur une confiance énorme dans le langage : « *Étudier la grammaire, c'est donc étudier les méthodes que les hommes ont suivies dans l'analyse de la pensée.* » [G, I, 7, p. 443]¹⁷. La dimension *communicative* du langage, sur laquelle se focalisait CONDILLAC dans le *Traité des animaux*, s'efface devant sa dimension *analytique*. Cette insistance sur la fonction analytique du langage, privilégiée par rapport à la dimension communicative, a souvent été thématifiée par les idéologues, héritiers de la pensée de CONDILLAC. C'est le cas, notamment, de LAROMIGUIERE, figure dominante de la philosophie française du début du XIX^e siècle avant l'arrivée de l'influence de la pensée allemande, dans son *Essai sur les facultés de l'âme* :

Ceux qui, dans les langues, ne voient que des moyens de communication entre les esprits, peuvent bien concevoir comment les sciences se transmettent d'un peuple à un autre peuple, ou d'une génération aux générations suivantes ; ils ignoreront toujours comment elles se forment et comment elles prennent sans cesse de nouveaux accroissements.

¹⁶ Il est révélateur de remarquer à quel point la pensée de CONDILLAC a pu évoluer entre le moment où il rédige l'*Essai* et celui où il ajoute cette note au *Traité des systèmes*. Dans cette dernière note c'est la *décomposition* qui est première. Dans l'*Essai* c'était la *composition* qui était première : « Quoiqu'il en soit, analyser n'est selon moi, qu'une opération qui résulte du concours des précédentes. Elle ne consiste qu'à composer et à décomposer nos idées pour en faire différentes comparaisons, et pour découvrir, par ce moyen, les rapports qu'elles ont entre elles, et les nouvelles idées qu'elles peuvent produire. » [Essai, I, II, 7, p. 27]

¹⁷ C'est nous qui soulignons.

Ceux qui, remontant à l'origine des signes du langage, ont reconnu que ces signes nous étaient d'abord nécessaires à nous-mêmes, qu'ils servaient à noter des idées acquises, à les rendre bien distinctes, et à les graver dans notre esprit d'une manière durable, ont fait plus que les premiers sans doute ; mais s'ils ont su comment on fournit des matériaux à la mémoire, ils ont oublié de se demander comment nous entrons en possession de ces matériaux.

Ceux-là seuls embrasseront l'objet dans toute son étendue, qui dans ce que nous devons aux langues, distingueront, et des moyens de communication pour la pensée, et des formules nécessaires pour retenir des idées toujours promptes à nous échapper, et des méthodes aptes à faire naître de nouvelles idées.¹⁸

A la différence de LOCKE qui estimait, dans l'*Essai sur l'entendement humain* que le langage a deux fonctions, *mémorative* et *communicative* : « 1. L'un est d'enregistrer, pour ainsi dire, nos propres pensées. 2. L'autre, de communiquer nos pensées aux autres. »¹⁹, CONDILLAC affirme la primauté de la fonction analytique :

On se tromperoit, par conséquent, si l'on croyait que les langues ne sont utiles que pour nous communiquer mutuellement nos pensées.

C'est donc comme méthodes analytiques que nous devons les considérer, et nous ne les connoîtrons parfaitement que lorsque nous aurons observé comment elles ont analysé la pensée. [G, I, 6, p.442]²⁰

6 Les signes artificiels

Si le langage, science spontanée en tant que méthode d'analyse, peut, pour le CONDILLAC de la *Grammaire*, nous conduire à des connaissances certaines, c'est qu'il est fondé sur des *signes artificiels* :

Il n'y a donc qu'un moyen pour acquérir des connaissances exactes et précises ; c'est de nous conformer, dans nos analyses, à l'ordre de la génération des idées.

¹⁸ LAROMIGUIERE, 1820, p. 4. Ainsi qu'on le voit dans cette citation, la fonction communicative du langage n'est pas la plus importante, non plus que la fonction mémorative, mais la fonction créatrice de nouvelles idées.

¹⁹ Cf. LOCKE, *Essai sur l'entendement humain*, p. 385 :

²⁰ Il convient de mesurer l'originalité de CONDILLAC par rapport aux penseurs du XVIIIe siècle. Ainsi que FOUCAULT a pu l'écrire [FOUCAULT, 1966, p.98], depuis la *Grammaire générale et raisonnée* d'ARNAULT et LANCELOT, le langage est considéré comme « le lieu concret de la représentation et de la réflexion » plutôt qu'« un instrument de communication ». Et FOUCAULT de préciser que le langage est « ...la forme spontanée de la science, comme une logique incontrôlée de l'esprit et la première décomposition réfléchie de la pensée : une des plus primitives ruptures avec l'immédiat » Pour CONDILLAC, si le langage est décomposition de la pensée, cette décomposition est d'abord non-réfléchie.

Voilà la méthode avec laquelle nous devons employer les signes artificiels. [G, I, 5, p. 440]

Grâce à ces signes les hommes décomposent leurs pensées, et ce dès les débuts du langage : « ...aussitôt que les hommes commencent à décomposer leurs pensées, le langage d'action commence aussi à devenir un langage artificiel. » [G, I, 7, p. 431]. Mais il y a plus : CONDILLAC est amené à rejeter la notion de *signes arbitraires* qui lui avait permis d'expliquer, dans l'*Essai*, comment l'entendement, passif dans la sensation, pouvait devenir actif dans la réflexion. Pour que le langage devienne une méthode d'analyse le choix des signes doit être *motivé*.

...qu'est-ce que des signes arbitraires ? Des signes choisis sans raison et par caprice. Ils ne seraient donc pas entendus. Au contraire, des signes artificiels sont des signes dont le choix est fondé en raison : ils doivent être imaginés avec tel art que l'intelligence en soit préparée par les signes qui sont connus. [G, I, 7, p. 429]

7 L'analogie

C'est ici que prend sens le choix que fait MAINE DE BIRAN de parler de *signes conventionnels* plutôt que de *signes arbitraires* : « On ne peut raisonner, comme calculer, qu'avec le secours des signes conventionnels ». Les signes conventionnels ne sont pas entendus ici, comme dans la tradition saussurienne, comme des signes arbitraires, mais comme des signes dont le caractère conventionnel est d'autant mieux accepté qu'ils sont motivés. D'où l'importance de l'*analogie*, principe de la *motivation du signe*, que CONDILLAC introduit aussitôt. C'est encore dans un ajout fait au *Traité des systèmes* en 1768 que CONDILLAC explique le rôle de l'*analogie* :

Aussitôt que les langues commencent, l'analogie qui commence avec elles, les développe continuellement et les enrichit : elle montre en quelle sorte, dans les premiers signes qu'on a trouvés, tous ceux qu'on peut trouver encore.

Dans cette analogie, est fondée la plus grande liaison des idées : et cette liaison devient le principe qui donne au discours, la plus grande clarté, la plus grande précision, et à chaque pensée son caractère. [T Sys, 17, p. 215]

L'analogie qui préside à la formation des langues en fait des méthodes analytiques. C'est ainsi que dans l'*Art d'écrire* il estime avec optimisme à propos du français :

Notre langue est devenue simple, claire et méthodique, parce que la philosophie a appris à écrire, même aux écrivains qui n'étoient pas philosophes.

Quand une fois la clarté et la précision font le caractère d'une langue, il n'est plus possible de bien écrire sans être clair et précis. [AE, IV, 5, p. 608]

C'est ainsi aussi que prend sens l'exergue de notre étude, cet ajout fait à l'époque du *Cours d'études* au *Traité des systèmes* : « Voulez-vous apprendre les sciences, commencez par apprendre votre langue. » [T Sys, p. 217]

Mais ce bel optimisme est-il justifié ? BREAL, qui a sur CONDILLAC l'avantage d'en avoir lu toute l'œuvre, retiendra l'*analogie* comme vecteur de la créativité interne au langage :

Cette logique, nous le répétons, repose tout entière sur l'analogie, l'analogie étant la façon de raisonner des enfants et de la foule. Une locution est donnée : on en tire une autre à peu près semblable. Celle-ci, à son tour, en produit une troisième, un peu différente, qui provoque de son côté des imitations, sans que, pour cela la première et la seconde aient cessé d'être productives. ²¹

mais il y ajoutera un bémol :

On a souvent essayé de trouver sous les règles de la grammaire une sorte d'armature logique ; mais le langage est trop riche et pas assez rectiligne pour se prêter à cette démonstration. Il déborde la logique de tous les côtés. En outre, ses catégories ne coïncident pas avec celles du raisonnement : ayant une façon de procéder qui lui est propre, il arrive à constituer des groupes grammaticaux qui ne se laissent réduire à aucune conception abstraite. ²²

8 La réforme du langage

Que le langage déborde la logique ? Que ses catégories ne coïncident pas avec le raisonnement ? CONDILLAC s'en aperçoit à mesure qu'il rédige son *Cours d'études*. Ceci notamment en remaniant l'*Essai* pour en faire l'*Art de penser*. Remaniement dans lequel il gomme, dans un couper/coller révélateur, tous les passages où le langage est présenté comme condition de la pensée pour ne conserver que ceux où il traite des défauts du langage, et où il ramène toutes nos erreurs à cette seule source avant proposer une réforme du langage sans égard à l'usage. :

...il paraît que, pour rendre le langage exact, on doit le réformer sans s'assujettir toujours à l'usage. Il y a bien des erreurs qu'il seroit impossible de détruire si l'on s'obstinoit à parler comme tout le monde. Il faut donc se faire un langage à soi, si l'on veut s'exprimer avec une exactitude dont l'usage ne donne pas l'exemple. (*Art de penser*, II, chap. 2, p. 733)

C'est sans doute pourquoi, dans la *Logique*, parue en 1780²³, CONDILLAC en vient à considérer que les langues n'ont été des méthodes analytiques exactes que tant que l'expérience a permis de les guider :

Les langues ont été des méthodes exactes, tant qu'on a parlé des choses relatives aux besoins de première nécessité. Car s'il arrivoit alors de supposer dans une analyse ce qui n'y devoit pas être, l'expérience ne pouvoit manquer de la faire apercevoir. On corrigeoit donc ses erreurs, et on parloit mieux. (*Log.*, II, 2, p. 399)

²¹ BREAL, 1898, p. 253.

²² Id., *Ibid.*, p. 243-244.

²³ *La logique ou les premiers développements de l'art de penser*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F., 1948, vol. II. Par après *Log.*

Hélas, le contact entre les peuples, les emprunts linguistiques vont rompre *l'analogie* qui présidait à la formation des langues en en faisant des méthodes d'analyse :

...le commerce rapprochoit les peuples, qui échangeoient, en quelque sorte, leurs opinions et leurs préjugés, comme les productions de leur sol et de leur industrie. Les langues se confondoient, et l'analogie ne pouvoit plus guider l'esprit dans l'acquisition des mots. (*Log.*, II, 2, p. 399)

En raison de la contamination linguistique les langues débordent la logique, elles sont devenues des « ...méthodes fort défectueuses aujourd'hui » bien que, précise aussitôt CONDILLAC, elles « ...ont été exactes et (...) pourroient l'être encore. » (*Log.*, II, 2, p. 399).

L'isolement culturel devient alors le modèle utopique du peuple savant. Pas d'emprunt linguistique ? Pas de contamination. Pas de contamination ? Une langue parfaite :

Une langue seroit bien supérieure si le peuple qui la fait cultivoit les arts et les sciences sans rien emprunter d'aucun autre : car l'analogie dans cette langue, montreroit sensiblement le progrès des connoissances, et l'on n'auroit pas besoin d'en chercher l'histoire ailleurs. (*Log.*, II, 2, p. 400)

9 La science comme langue bien faite

Une telle langue, hélas, n'existe pas, et ne peut exister. A défaut CONDILLAC va développer une idée qu'il avait déjà exprimée dans le *Commerce et le Gouvernement*²⁴ :

Chaque science demande une langue particulière, parce que chaque science a des idées qui lui sont propres. Il semble qu'on devroit commencer par faire cette langue : mais on commence par parler et par écrire, et la langue reste à faire. [*CG*, p. 242]

Il n'est donc plus question comme dans l'*Art d'écrire* de considérer qu'une langue naturelle, comme le français, puisse être une bonne méthode d'analyse. La perspective s'inverse et l'ambition de CONDILLAC est alors de découvrir, pour chaque science, la méthode analytique qui en est la langue : « Toutes les sciences seroient exactes, si nous en savions parler la langue de chacune. » (*Log.*, II, 7, p. 407). Mais, si toutes les sciences ont leur propre langue, *l'analogie* qui préside est la même dans chacune :

L'artifice du raisonnement est donc le même dans toutes les sciences. Comme, en mathématiques, on établit la question en la traduisant dans l'expression la plus simple ; et, quand la question est établie, le raisonnement qui la résout n'est encore lui-même qu'une suite de traductions, où une proposition qui traduit celle qui précède est traduite par celle qui la suit. C'est ainsi que l'évidence passe avec

²⁴ *Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F., 1948, vol. II. Par après *CG*.

l'identité depuis l'énoncé de la question jusqu'à la conclusion du raisonnement. (*Log.*, II, 8, p. 411)

Ce modèle mathématique va être exploré dans *La langue des calculs*, ouvrage que CONDILLAC n'aura pas le loisir de terminer et qui sera publié à titre posthume²⁵.

L'algèbre est une langue bien faite, et c'est la seule : rien n'y parait arbitraire. L'analogie qui n'échappe jamais, conduit sensiblement d'expression en expression. L'usage n'a ici aucune autorité. Il ne s'agit pas de parler comme les autres, il faut parler d'après la plus grande analogie pour arriver à la plus grande précision. (*LC.*, p. 420)

Mais le projet dépasse bien sûr les seules mathématiques : « Il s'agit de faire voir comment on peut donner à toutes les sciences cette exactitude qu'on croit être le partage exclusif des mathématiques. » (*LC.*, p. 420). CONDILLAC ne pourra bien sûr pas faire aboutir son projet, mais le paradigme linguistique qu'il propose pour fonder les sciences sera fructueux. LAVOISIER s'en réclamera explicitement dans son *Discours préliminaire du Traité élémentaire de Chimie*²⁶ où l'on trouve les fondements de la chimie moderne :

En effet tandis que je croyois ne m'occuper que de Nomenclature, tandis que je n'avois pour objet que de perfectionner le langage de la Chimie, mon ouvrage s'est transformé insensiblement entre mes mains, sans qu'il m'ait été possible de m'en défendre, en un Traité élémentaire de Chimie.²⁷

Et comment ne pas rapprocher aussi le projet condillacien de celui qu'énoncera plus tard un certain FREGE :

Pour que [...] quelque chose d'intuitif ne puisse pas s'introduire de façon inaperçue, tout devait dépendre de l'absence de lacunes dans la chaîne de déductions. Tandis que je visais à satisfaire cette exigence le plus rigoureusement, je trouvai un obstacle dans l'inadéquation de la langue ; malgré toutes les lourdeurs provenant de l'expression, plus les relations devinrent complexes, moins elle laissa atteindre l'exactitude que mon but exigeait. De ce besoin résulta l'idée d'une idéographie dont il est question ici. Elle doit d'abord servir à examiner de la manière plus sûre la force concluante d'une chaîne de déductions et dénoncer chaque hypothèse qui veut s'insinuer de façon inaperçue, afin que finalement sa provenance puisse en être recherchée.²⁸

Et surtout en ce qui nous concerne, si toute science est une langue bien faite, quelle est la langue de la linguistique ?

²⁵*La langue des calculs* dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F., 1948, vol. II.

²⁶ LAVOISIER, 1937.

²⁷ *Op. Cit.*, p. II

²⁸G. FREGE, 1999, p. 6.

Remerciements

Une version antérieure de cette étude a été présentée au Département de Linguistique de l'Université Cyrille et Méthode de Veliko Tarnovo (Bulgarie) grâce à l'aide du WBI (Centre Wallonie-Bruxelles International) que je remercie.

BIBLIOGRAPHIE :

[ANGENOT, 1971] ANGENOT, « Condillac et le cours de linguistique générale », *Dialectica*, 1971, n°28.

[BREAL, 1868] M. BREAL, *Essai de sémantique*, Paris, 1868.

[CHOMSKY, 1969] CHOMSKY, N, *La linguistique cartésienne*, Paris, 1969.

[CONDILLAC, 1947]-1948 CONDILLAC :

- *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746), éd. Georges Leroy : *Œuvres philosophiques de Condillac*, Paris, P.U.F., 1947, vol. 1.

- *Traité des Systèmes* dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F, 1947, vol. I.

- *Traité des sensations*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F, 1947, vol. I

- *Traité des animaux*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F, 1947, vol. I.

- *Cours d'études pour l'instruction du Prince de Parme*: I *Discours préliminaire*; II *Grammaire*; III *De l'art d'écrire*; IV *De l'art de raisonner*; V *De l'art de penser* dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F, vol. I- *Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F., 1948, vol. II.

- *La logique ou les premiers développements de l'art de penser*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F., 1948, vol. II.

- *La langue des calculs* dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F., 1948, vol. II.

- *Correspondance*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Leroy, Paris, P.U.F., 1948, vol. II

[DERRIDA, 1973] J. DERRIDA, *l'Archéologie du frivole*, Paris, 1973

[DESCARTES, 1952] R. DESCARTES, *Discours sur la Méthode*, Ve partie, in *Œuvres et Lettres*, Ed. A. Bridoux, Gallimard « La Pléiade », 1952.

[DESTUTT DE TRACY, 1826] DESTUTT DE TRACY, *Eléments d'idéologie*, Paris, 1826.

[FOUCAULT, 1966] M. FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris, 1966, p.98.

[FREGE, 1999] G. FREGE, *Idéographie*, Trad. C. Besson, Paris, 1999.

[HARNOIS, 1921] G. HARNOIS, *Les théories du langage en France de 1660 à 1827*, Paris, 1921.

[LAROMIGUIERE, 1820] LAROMIGUIERE, *Essai sur les facultés de l'âme*, Paris, 1820.

[LAVOISIER, 1937] A. LAVOISIER, *Discours préliminaire du Traité élémentaire de Chimie*, Paris 1937.

[LOCKE, 1972] J. LOCKE, *Essai sur l'entendement humain*, Paris, 1972.

[MAINE DE BIRAN, 1799] MAINE DE BIRAN, *Mémoire sur l'influence de l'habitude*, Tome II, Paris, 1799.

[MAUPERTUIS] MAUPERTUIS, *Dissertation sur les différents moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs idées* <http://www.bookmine.org/memoirs/langage.html>

F. BEETS

fbeets@ulg.ac.be

UNIVERSITE DE LIEGE

Département de Philosophie,

Place du XX Août, 7

B-4000 Liège

Belgique